

Lettre du Frère Morice, Frère scolastique.

Le F. Morice, parti pour la Colombie Britannique au mois de juin 1880, nous envoie une narration complète d'un voyage pittoresque, fait en forme de promenade de vacances par les écoliers de Sainte-Marie. Cette jeunesse intrépide et aventureuse a su, pendant ces jours d'exploration dans les montagnes et les campements d'ouvriers mêler l'utile à l'agréable. L'apostolat a eu sa part dans ce voyage. On pourrait intituler ce récit : l'Art de se procurer un harmonium. Le voici dans son entier :

Mission Sainte-Marie, le 24 juin 1881.

Mon Révérend Père,

Sur le désir de Mgr d'Herbomez, je vous envoie le récit d'une petite excursion d'une dizaine de jours, que nous avons faite avec les élèves de l'école et les jeunes gens du corps de musique de la mission Sainte-Marie.

Sainte-Marie, vous le savez, se trouve à 32 milles de New-Westminster, sur la rive droite du Fraser. L'église de la mission est assise sur le flanc de la colline et domine le paysage; sans être une cathédrale, c'est cependant une assez belle église et elle passe pour la plus grande du vicariat. A égale distance de l'église se trouvent, à gauche le couvent des Sœurs, à droite notre maison, construction en bois d'assez belle apparence ; et un peu plus loin encore l'école des garçons, une scierie et un moulin à farine. Un peu au-delà de ce premier cadre, quelques maisonnettes éparpillées çà et là servent de refuge aux sauvages quand ils viennent nous visiter aux jours de fête et pendant la belle saison. Les dépendances de la mission sont espacées sur les deux rives du fleuve.

Ce fut au mois de décembre 1862 qu'arrivèrent les

premiers Missionnaires de Sainte-Marie, les RR. PP. Fouquet et Gendre. Un de leurs premiers soins fut d'établir une école pour les enfants sauvages ; le R. P. Gendre fut désigné pour cette fondation. A son appel, une cinquantaine de petits sauvageons, enlevés à leurs habitudes de vagabondage, vinrent recevoir du Missionnaire des leçons de lecture et d'écriture en même temps que l'instruction religieuse dont ils étaient complètement dépourvus. Puis, comme il fallait penser aux intérêts temporels, on ajouta une troisième branche à l'enseignement déjà donné, et l'école devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, industrielle et agricole. Le R. P. Gendre se dépensa tout entier au service de ces enfants qu'il aimait beaucoup. J'ai rencontré quelques-uns de ses anciens élèves ; tous lui gardent un excellent souvenir. En 1866, l'épuisement de sa santé obligea ses supérieurs à lui confier un poste moins pénible et à lui procurer un repos relatif. Plusieurs Pères lui succédèrent dans la direction de l'école jusqu'en 1873, époque où elle fut confiée aux soins du R. P. Carion, lequel, en ce moment, cumule les charges de recteur de la résidence, de curé de la paroisse, de directeur de la ferme, etc.

Aujourd'hui, notre école n'est plus ce qu'elle était au début. Elle se compose d'environ 25 enfants, métis pour la plupart. Ils sont généralement légers, mais très dociles ; je n'ai jamais rencontré de natures si faciles à diriger. Le bon Frère Henry leur enseigne la lecture, l'écriture, la géographie, l'arithmétique, un peu d'histoire, etc. Quant à moi, je suis chargé de leur apprendre, outre le catéchisme, un art d'agrément pour lequel ils ont d'excellentes aptitudes ; je suis, malgré mon peu d'exercice, leur professeur de musique vocale et instrumentale.

Je dois en effet vous rappeler, mon révérend Père,

que nous avons ici une véritable fanfare. Les premiers instruments furent envoyés de France par un condisciple de Mgr D'HERBOMEZ, M. Victor Delannoy, alors doyen de la paroisse Saint-André, à Lille, maintenant évêque d'Aire. En peu de temps, le R. P. PANDOSY eut organisé un corps de musique qui commença à acquérir un certain renom. Peu après, le R. P. LAMURE compléta et perfectionna l'œuvre de son prédécesseur. Formée par ces maîtres habiles, la bande de Sainte-Marie fut longtemps en état de paraître avec honneur à la fête annuelle de la Reine, à New-Westminster, ainsi qu'aux grandes réunions de sauvages qui, tous les ans, animent pendant quelques jours la solitude de Sainte-Marie. Mais un accident aussi funeste qu'imprévu ravit le R. P. LAMURE à l'affection de ses enfants, et dès lors le corps de musique laissé à lui-même vit pâlir son étoile. Au mois de septembre dernier, lorsque je fus chargé de le réorganiser, il ne comptait plus que sept membres, lesquels, faute de direction, avaient oublié les leçons reçues précédemment. Après de persévérantes recherches de tous côtés, j'exhumai d'un monceau de poussière, sous lequel ils dormaient ensevelis, de vieux instruments que je nettoyai et fis réparer le mieux possible. En même temps, je donnai une nouvelle impulsion à la musique, et j'y réussis sans peine, les sauvages ayant, comme vous le savez, beaucoup de goût et de réelles aptitudes pour cet art. La bande de Sainte-Marie se compose actuellement de dix-sept instrumentistes : aux jours de fête, ils contribuent à l'éclat de nos cérémonies religieuses.

Cependant un instrument bien plus utile que les trombones et les pistons, nous faisait défaut : nous n'avions point d'harmonium pour accompagner les chants de nos offices. C'était là une lacune qu'il fallait combler à tout prix. Pour faire cette acquisition, et aussi afin de venir

en aide aux besoins de l'école, il fut résolu, après de longues délibérations, que le corps de musique irait tenter fortune à Yale et parmi les ouvriers du chemin de fer Canadien-Pacifique. Inutile de dire que la proposition fut accueillie avec enthousiasme par nos musiciens, pour qui pareille tournée était une faveur plus grande que n'importe quelle fête de vacances.

Le mercredi 8 juin, jour fixé pour notre départ, tout le monde était prêt et alerte. M. John Irving, directeur-propriétaire de la ligne de steamboats qui fait le service entre Yale et Westminster, avait bien voulu nous accorder le passage gratuit sur un de ses bateaux. Aussi fut-ce avec entrain que la bande salua par le plus beau de ses morceaux l'arrivée du *William-Irving*. Nous montons à bord, et le steamer reprend aussitôt sa marche sur les eaux du Fraser. Mes petits sauvageons n'ont pas assez d'yeux pour examiner tous les détails de ce grand *canot;* d'un autre côté, les gens de l'équipage et les passagers profitent de l'occasion pour se faire donner des aubades. Vers dix heures du soir, nous touchons à Fort-Hope, où nous stationnons jusqu'au point du jour. De bonne heure nous repartons et, malgré la violence du courant, nous arrivons bientôt à Emory, *terminus* actuel des travaux du chemin de fer. Le Fraser à cet endroit est d'une extrême rapidité : pendant qu'on décharge le fret, nous voyons un bateau à vapeur, presque aussi puissant que le nôtre, s'épuiser en vains efforts pendant près d'une heure pour franchir un rapide de quelques mètres. Enfin, à neuf heures du matin, aux sons les plus joyeux de notre fanfare, nous abordons à Yale, où nous sommes reçus à bras ouverts par le R. P. Lejeune, qui nous a précédés pour nous préparer les voies. Nous sommes à 70 milles de Sainte-Marie.

Après une journée consacrée à nous reposer et à tirer

nos plans, nous allons à huit heures du soir donner une sérénade à M. Ouderdonk et à sa famille. M. Ouderdonk est l'entrepreneur général des travaux du chemin de fer entre Emory et les montagnes Rocheuses ; il était de toute justice d'honorer son autorité ; aussi fûmes-nous reçus avec la plus grande bienveillance.

Le lendemain vendredi, après avoir assisté à la sainte Messe célébrée par le R. P. Lejeune, toute la bande se dirige joyeuse vers le premier camp d'ouvriers. Le chemin que nous suivons est creusé dans le roc de la montagne ; il est très dangereux, à raison du tracé à angle droit ; on tourne parfois brusquement et on domine à pic les eaux du fleuve. Le Fraser depuis Yale est un véritable torrent profondément encaissé entre deux hautes montagnes ; son courant est si rapide, qu'on cite comme extraordinaire qu'un bateau à vapeur ait pu l'an dernier le remonter jusqu'à 2 milles au-dessus de la ville.

Vers midi, nous arrivions à notre première station. Nous y fûmes très bien reçus, et il devait en être ainsi à toutes les stations de notre itinéraire. Voici quel était notre programme ordinaire : lorsque tous les ouvriers étaient réunis dans le boarding-house pour prendre leur repas, nous leur donnions d'abord un petit concert, après quoi le R. P. Lejeune exposait en quelques mots le but de notre voyage, puis faisait une quête pendant laquelle nous exécutions un dernier morceau. Les ouvriers et leurs chefs étaient généralement sympathiques et complimentaient nos jeunes instrumentistes qui exécutaient avec tant de précision des morceaux relativement difficiles. Chaque soir, le R. P. Lejeune donnait aux hommes de bonne volonté une conférence religieuse que terminait ordinairement la prière en commun ; il entendait ensuite la confession de ceux qui voulaient remplir leur devoir pascal.

Le dimanche matin nous nous trouvions à 7 milles de Yale; il nous fallut descendre pour la Grand'Messe et le concert que nous devions donner le soir. Quelques catholiques de la ville avaient bien voulu nous prêter leur concours et faire les préparatifs nécessaires pour la petite séance. Des billets d'entrée, ainsi que le programme, avaient été imprimés et distribués par toute la ville, en sorte que le soir la salle fut envahie par une société d'élite. Dussiez-vous en rire, je vous dirai que tout le monde fut charmé : le journal de la localité nous fit même les honneurs d'un compte rendu des plus flatteurs.

Le lendemain, malgré les fatigues de la veille, il nous fallut repartir de grand matin. Nous avions une fatigante étape à faire dans la montagne, à 10 milles au-dessus de Yale. De nouveau nous suivions les sinuosités de cette route abrupte avec laquelle nous avions déjà fait connaissance. Nous rencontrions tantôt des caravanes de sauvages à cheval trottant légèrement, sans nul souci des dangers de la route, tantôt de lourds attelages d'une dizaine de bœufs traînant des provisions destinées aux ouvriers du chemin de fer. Le paysage depuis Yale est on ne peut plus pittoresque : en haut, des remparts escarpés; en bas, le Fraser mugissant entre deux montagnes couvertes de cèdres d'un vert sombre et couronnées de neiges presque perpétuelles. De leurs sommets s'échappent çà et là des torrents dont les cascades au bouillonnement sonore viennent se perdre dans les eaux du fleuve. Pour ajouter au grandiose du tableau, de temps en temps les détonations bruyantes de la mine se font entendre et l'écho s'en répète avec fracas dans les gorges sauvages. En raison de la résistance qu'offre la montagne au pic des ouvriers, il se fait sur tout le parcours de la ligne une énorme consommation de poudre : j'ai vu éclater une mine où il y en avait 525 livres. Si maintenant

vous calculez qu'on fait jouer la mine au moins une cinquantaine de fois par jour dans un rayon assez peu étendu, vous aurez une idée du tapage et aussi des dépenses occasionnées par ces travaux. Aussi n'ai-je pas eu de peine à accepter le dire d'un ingénieur, à savoir que 1 mille de la ligne en cette partie de la Colombie coûterait plus au gouvernement canadien que 5 milles de la même ligne dans la province de Manitoba.

J'abrège pour ne pas donner à ce récit des proportions exagérées. Jusqu'au grand tunnel, il ne nous arriva rien de particulier; à partir de là, nous dûmes quitter la route des voitures et nous engager dans un petit sentier qui, en décrivant mille zigzags, nous fit arriver au sommet de la montagne et au camp n° 13, terme de notre voyage. Il me sera difficile d'oublier les fatigues que nous eûmes à supporter en cheminant, pesamment chargés, le long de cette rampe étroite, dont la déclivité est à donner le vertige. Le sol est partout couvert de pierres tranchantes et mouvantes comme le sable, qui nous blessaient et se dérobaient sous nos pieds en nous exposant au danger de tomber dans le précipice. De plus, nous eûmes pendant de longues heures à subir les rayons d'un soleil tropical dont pas la moindre brise ne venait tempérer les ardeurs. Aussi fut-ce avec une indicible satisfaction que nous vîmes apparaître dans la vallée les tentes du dernier camp que nous avions à visiter. Là du moins nous eûmes de la fraîcheur à discrétion, ce camp étant au bord d'un torrent qui se précipite de chute en chute à travers une gorge exposée au nord. La nuit fut froide, je grelottai longtemps sous la tente, et bon nombre d'ouvriers se levèrent pour se réchauffer à un grand feu qu'ils avaient allumé la veille au soir. Ce camp est très bien composé : notre quête y fut plus fructueuse que partout ailleurs, et près

d'une centaine d'hommes assistèrent au sermon du soir et à la messe du lendemain.

Le mercredi, un bateau, monté par une douzaine de rameurs choisis parmi les ouvriers les plus robustes, nous passa de l'autre côté de la rivière, opération très difficile, eu égard à l'extrême rapidité du courant. Nous pûmes en abrégeant ainsi effectuer notre retour, prendre ensuite le chemin des voitures et éviter l'effroyable échelle par laquelle nous avions grimpé le jour précédent.

Deux jours après, nous étions installés de nouveau à bord du *William Irving* et en route pour Sainte-Marie : les langues étaient déliées, nous devisions joyeusement sur les incidents de ce voyage pittoresque, tout en bénissant la divine Providence de la protection visible qu'elle avait bien voulu nous accorder. En effet, sans parler du temps magnifique dont nous avions été favorisés, nous avions été reçus partout avec une extrême bienveillance et traités avec toutes sortes d'égards. Le capitaine de notre bateau ajouta à ces marques de religieux respect en arborant un pavillon en notre honneur, quelque temps avant d'arriver à la mission. Mais ce qui fut encore plus de nature à nous réjouir que ces démonstrations bienveillantes, ce fut le résultat de notre quête : toutes dépenses payées, nous avions réalisé à la fin de notre excursion une somme assez ronde, laquelle nous permettra non seulement de nous procurer un bon harmonium, mais encore de subvenir aux frais essentiels de notre école. En outre, notre voyage a eu l'immense avantage de faire connaître et apprécier notre établissement et l'éducation qu'on y reçoit, et ainsi nous avons atteint le but que se proposait M[gr] D'HERBOMEZ, lorsque, pour mettre un terme à mes hésitations, Sa Grandeur me disait que si les pro-

testants avaient une musique comme la nôtre, ils ne manqueraient pas de s'en servir au bénéfice de leurs œuvres. Nous avions voyagé en touristes et en missionnaires, et touristes et missionnaires n'avaient pas perdu leur temps.

Agréez, mon révérend Père, etc.

Adrien MORICE, O. M. I.



CEYLAN.

Journal de la première visite pastorale de Monseigneur Mélizan à Ceylan.

AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Mission de Point-Pedro.
Jaffna, samedi 19 février 1881.

Notre retraite annuelle vient de se terminer. Elle a été plus nombreuse que jamais, nous étions quarante-deux Oblats. Chacun reprend la route de sa mission. C'est une vraie dispersion d'apôtres. Je suis heureux d'y prendre part en allant faire ma première visite pastorale dans l'une des missions environnantes. C'est à Point-Pedro que je vais commencer ma véritable vie d'Évêque missionnaire.

La mission de Point-Pedro est située au nord du district de Jaffna. Ce district, nommé communément péninsule de Jaffna, est un des plus populeux et des mieux cultivés de toute la partie septentrionale de notre île.

Il a une étendue de 20 à 25 lieues de l'est à l'ouest et de 8 à 10 du sud au nord. On y voit de belles et vastes rizières et de magnifiques plantations de palmiers, de cocotiers et de bananiers. L'aréquier, le bétel, le safran, le tabac, le piment et autres denrées tropicales y réussissent à merveille, et n'était le manque trop fréquent et